

◆ LE DEVOIR ◆

DE VISU

Scènes de genre

THE YOUNG

Carlos et Jason Sanchez
Galerie Dazibao
4001, rue Berri, espace 202
Jusqu'au 20 décembre

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Au moment où se profile, dans la production contemporaine, une fascination pour le document, pour une approche réaliste du monde, une tout autre tendance, qui table sur un imaginaire autrement plus envoûtant, exploite des effets de fiction sur un mode théâtral. Les frères Sanchez sont de ceux-là. Le duo, qui fréquente encore les bancs de l'université Concordia, s'il n'a pas de leçons à donner encore, a très bien compris celles de ce filon.

Sur les murs de Dazibao, jusqu'au 20 décembre, les frères Sanchez poursuivent leur lubie de montrer des scènes fabriquées de toutes pièces, à indice d'octane théâtral élevé, défendues avec un soin remarquable du détail, de la mise en scène et des accessoires. La précédente exposition du duo, au printemps 2002, défendait des scènes plus suggérées que réellement montrées, où des crimes semblaient avoir été perpétrés, sans que suffisamment d'informations soient diffusées pour qu'on puisse en saisir totalement la portée.

Dans les images de la présente exposition, les frères Sanchez continuent de puiser dans le langage du cinéma. On y retrouve certes des références claires aux développements récents du cinéma fantastique *soft*, du genre de *Sixth Sense*. Des situations tendues, peu probables, ou complètement irréalistes ont lieu dans un contexte qui favorise un sentiment de crédulité en exploitant les registres d'une réalité pas très éloignée de notre expérience quotidienne.

Lourds effets d'étrangeté

Dans une de ces images, un jeune garçon regarde, hébété, vers le fond de sa chambre que nous ne pouvons voir. Digne de



SOURCE DAZIBAO

Les frères Sanchez poursuivent leur lubie de montrer des scènes fabriquées de toutes pièces, à indice d'octane théâtral élevé.

l'atmosphère du film *Monsters Inc.*, mais selon une manière beaucoup plus sérieuse, évidemment, cette photographie dévoile ses charmes à travers le travail des éclairages, qui donnent un aspect lugubre à la scène représentée. Encore plus dérangeante est cette image d'une fête de famille, *Easter Party* (notre image), dans laquelle une piñata, frappée par un jeune garçon aux yeux bandés, se transforme en un bain sanglant, devant les applaudissements de sa famille. À côté de cette image de sacrifice, une autre, très proche de l'esthétique d'Oliviero Toscani, le photographe de Benetton, surprend aussi. Un prêtre verse l'eau bénite sur le front d'un poupon, laquelle eau se transforme en sang au contact de la peau de l'enfant, comme si l'enfant était lui-même sacrifié, plutôt que purifié, par le sacrement du baptême. Ici, les éclairages en clair-obscur donnent son aura à la composition.

Quelques-unes de ces images

font penser à la production d'une autre jeune photographe montréalaise montante, Eve K. Tremblay, qui exploite des registres similaires. Par exemple, *Principles*, sur les relations de pouvoir, montre une adolescente se tenant derrière un homme identifié comme le principal d'une école, se rapprochant de lui pour lui toucher la tête. L'efficacité de telles images repose surtout dans ce que celles-ci ne disent pas ou ne font que suggérer. De cette façon, l'imagination s'empare de cette place laissée vacante et l'investit d'artifices probablement plus terribles encore que ce que suggèrent les images. En même temps, on ne peut dire que les ficelles tirées par les deux compères soient des plus subtiles.

Léchées et soignées, ces images peuvent faire penser à d'autres références connues. L'influence d'un autre artiste canadien, Jeff Wall, se fait sentir sur ces images en règle générale plus sombres, sauf exception, que celles du photographe associé à la scène vancouveroise. Par contre, les deux images mentionnées ici, celle représentant la piñata et l'autre, le baptême, se rapprochent, par la fascination qu'elles développent envers de lourds effets d'étrangeté, de celles d'un autre photographe pas très vieux, américain celui-là, Charlie White.

L'acceptation (ou le rejet) de la différence extrême est l'enjeu de cette série qui démontre que les frères Sanchez ont bien appris à tirer profit

des leçons apprises à l'école, que ce soit en matière de composition, de mise en scène ou d'effets plus ou moins spectaculaires. Du lot, *Easter Party* demeure l'image la plus intéressante, en raison de la condensation qu'elle opère entre le jeu (la piñata) et l'animal offert en sacrifice.

Par contre, on ne peut dire que les bandes vidéo soient aussi efficaces. Les ficelles deviennent ici des câbles. Ce qui est encore latent dans *Easter Party* devient par trop évident. Les cadrages, la narration, même la facture vieillotte de la projection, comme si on nous présentait de vieux films maison tirés des boîtes d'une famille un peu tordue: tout cela sent l'emprunt, l'affectation.

Les frères Sanchez donnent toutefois l'impression d'être sur la frange de quelque chose de très fertile. On risque de les revoir souvent. Et c'est très bien ainsi.

Dans les images de la présente exposition, les frères Sanchez continuent de puiser dans le langage du cinéma